

N°3
Jo White



Viol au-dessus de la Khmer rouge

Alpha

Éditions La Gauloise

Alpha

JO WHITE
VIOL AU-DESSUS DE LA KHMER
ROUGE

Roman Policier

Série « *La gauloise sans philtre* »
Les Editions La Gauloise

Chapitre -01-

La Khmer de tous les vices

- "Dites, patron, c'est ça un "baby" ? ... même pas la taille d'un fœtus ! J'ai pas l'habitude de m'entretenir avec des demi- portions! Allez, faites le refill et pleurez pas la tisane !"

Richard Lavie noie sa perm dans un bistrot de Nice. Une semaine à tuer ! ... à faire tous les bars de la côte jusqu'à Marseille où le ferry le ramènera, imbibé d'alcool et probablement défoncé par trop de filles. Bien sûr il aurait pu rester en Corse, l'île ne manque pas de bars à putes, mais il les connaît tous. Depuis trois ans qu'il est dans l'armée, il ne l'a pas

quittée et rêve d'exotisme !

Pas de famille non plus! Pas de petite amie qui l'attende au bercaïl, de copains chez qui débarquer ! Richard, c'est un solitaire! Il n'a que sa tenue de légionnaire pour lui tenir compagnie. C'est sa bible ! Briquée comme un sou neuf, les pompes style miroir à gonzesses et les gants immaculés à faire chialer un fabricant de nougat.

Faut dire qu'il en jette avec sa carrure Bentley, ses tifs rasés comme du regain et ses yeux plus délavés qu'un torrent. Ajoutez une démarche de boxeur en gogouette, un zeste de cynisme dans le regard, des muscles calibrés Tarzan... les Chippendales de la Côte peuvent aller pointer à l'ANPE.

Il prend son verre et se tourne vers la salle aux trois-quarts vide. Il est encore un peu tôt. Un petit chinois boit consciencieusement, seul à une table. Un peu plus loin, une femme pour cinq mecs, la seule, et encore plutôt tarte! Il essaye bien d'attirer son regard, mais ce sont ses copains qui se tournent vers lui. Écœuré, il paye sa consommation et décide de changer de crèmerie. Il reviendra plus tard, à marée haute.

Dehors, il hésite sur la direction à prendre. Le petit chinois sort derrière lui.

- "Vous tout seul ce soir ?"

- "Non mon pote ! J'ai mes gardes du corps planqués un peu partout !"

- "Vous vouloir jolie femme ?"

- "C'est ça ! Tu veux me vendre une pute ?"

- "Non ! Pas pute ! Très jolie femme, très seule. Elle aimer beaucoup soldats."

- "Combien ?"

- "Pas combien ! Elle pas vouloir argent ! Elle très seule, vouloir seulement beau militaire !"

- "Tu te fous de ma gueule ?"

- "Non, non ! Toi attendre ! Moi venir te chercher avec automobile."

Le nain bridé disparaît, laissant Richard perplexe. Deux minutes plus tard, une somptueuse Mercedes 600 vient se garer à côté de lui.

- "Toi monter !"

Il reconnaît la portion d'ictère sanglée sur un énorme coussin, le volant collé au ventre. La vie est pleine d'imprévus. Il décide de ne pas laisser passer celui-là et s'engouffre à l'arrière du trois-pièces-cuisine. La porte se referme sur lui avec un bruit de ventouse.

- "Putain ! Depuis quand les japs conduisent des bagnoles allemandes ?"

- "Moi pas Jap ! Moi Chinois ! Comment toi t'appeler ?"

- "Mes potes me nomment Ritchy ! J'aime bien, ça fait amerloque ! Et toi, c'est fleur de nave ? "

- "Moi : Ngoc-Ly ! Ça veut dire "nuage de Jade" ! C'est un nom de fille. Ma mère pas aimer les garçons... "

- "Okay, "Gnocchi", moi non plus pas aimer les garçons. Où elle est ta belle ténébreuse ?"

- "Nous bientôt arriver ! Toi boire un verre en attendant, Ritchy! Bar dans accoudoir."

Richard se sert un whisky copieux et se laisse aller sur le cuir fauve de la voiture. Sa virée démarre bien ! Le whisky est super, la tire ronronne grand seigneur et la perspective de baiser une belle inconnue l'émoustille comme un collégien. Pas une seconde il pense à un coup fourré ! Trop con, ou trop confiant...

La limousine quitte la route de Digne et grimpe sur les hauteurs de la plaine du Var. En regardant les lumières en contrebas, il a l'impression d'être dans un avion au décollage. Super ! Ça danse bien un peu dans sa tête, mais super quand même ! L'euphorie, quoi !

Dix minutes plus tard, il entame son troisième whisky lorsque la Mercédès stoppe devant une grille genre château hanté !

- "Nous arrivés !"

- "Putain, c'est quoi ? Le squat de la Belle au Bois Dormant?"

Ils parcourent cinq cents mètres avant de s'arrêter définitivement sur le perron d'une bâtisse impressionnante de solitude, bouffée par les pins maritimes, perchée comme une verrue sur un promontoire. Pas vraiment lugubre, mais pas accueillante non plus! Pour la première fois, Richard se demande s'il a eu raison de se laisser tenter.

-"Toi me suivre !"

Le nain jaune a le sourire engageant d'un dysentérique venant de se faire Hara-kiri. Il trotte devant lui jusqu'à une porte de service située derrière la propriété. Richard le suit d'un pas hésitant, noyé par le whisky. Ils traversent un couloir mal éclairé et Ngoc-ly s'arrête devant une baie vitrée. Elle donne sur une serre intérieure. Il la fait coulisser en douceur.

-"Toi entrer !"

Une lumière diffuse et humide éclaire une forêt de bambous et de plantes exotiques au travers desquels serpente une petite allée de terre battue. Le Chinois s'y engage et fait signe à Richard de l'accompagner. Le chemin contourne un bosquet truffé d'orchidées pour déboucher sur une petite place à côté de laquelle se dresse une hutte en canisses. Elle comporte une ouverture obturée par un store et une fenêtre qu'un voile de tulle protège des éventuels moustiques. À son pied, une grille métallique d'un mètre carré, en fer forgé.

Un bruit de cascade et des cris de volière forment une bande son très appropriée à l'ambiance. Le tout est proprement

envoûtant. Mais ce qui fascine surtout Richard, c'est la scène que lui offre le centre de la petite place.

Attachée à quatre anneaux scellés dans le sol, une superbe eurasienne essaye vainement de se libérer en poussant des gémissements plaintifs. Ses habits légers sont en partie déchirés et maculés par la terre. Elle a la quarantaine pulpeuse et une sensualité trouble émane de sa personne. En se tordant sur ses liens, un sein, petit mais plein, s'échappe de sa chemise.

L'érotisme sauvage qui baigne la serre trouble Richard.

- "Toi violer elle !"

Ngoc-ly ne plaisante pas. Ses yeux sont presque refermés et il contemple la scène avec un rictus qui fait froid dans le dos. Richard résiste mollement.

- "Je ne suis pas un sadique, merde ! Qu'est-ce que c'est que ce merdier ?"

- "Elle pas merdier ! Elle aimer faire l'amour comme ça ! Elle toujours vouloir être violée ! Toi pas la trouver belle ?"

Pour donner plus de poids à sa question, il se penche sur la femme et d'un geste brusque arrache le reste de la chemise, découvrant entièrement la poitrine qu'il se met à malaxer dans ses petites mains d'enfant. La prisonnière tire à nouveau sur ses liens, mettant un peu plus ses seins en valeur. La sueur les fait briller. Ngoc-Ly revient vers Richard et se met en devoir de le

déshabiller.

- "J'ai déjà demandé : Toi pas la trouver belle ?"

- "Si, si ! Mais quand même... "

- "Toi pas bander, alors ?"

Sans attendre, il plaque sa main sur le pantalon du visiteur et pousse un petit cri de joie. Il se remet aussitôt à finir d'enlever frénétiquement les habits de Richard, lequel commence à douter de tout et de lui en particulier. Sur le sol, la femme le harangue en vietnamien, et il ne saura jamais si elle l'exhorte ou l'insulte. Lorsqu'il est entièrement nu, sa virilité triomphante le gêne à nouveau. Ngoc-Ly le pousse vers sa victime.

- "Si toi pas violer elle, toi la déshonorer !... Et ça très grave..."

Convaincu par ce dernier argument, Richard se laisse tomber sur l'Eurasienne. Le contact de sa peau humide et chaude, du linge collé par la sueur, ses soubresauts nerveux et ses gémissements ont raison de ses dernières hésitations. D'un geste fiévreux, il arrache les lambeaux de jupe et pose une main possessive sur le sexe de la prisonnière avant de s'y empaler de toutes ses forces.

Un cri d'animal blessé répond à son action. Il aperçoit le regard fou de douleur de sa partenaire, tandis qu'elle ouvre la bouche pour reprendre l'air qui lui manque. Il a alors la très désagréable impression qu'il ne s'agit pas d'un jeu mais d'un viol réel. Il songe à se retirer mais juge que le mal est déjà trop avancé

pour interrompre sa jouissance.

Celle-ci dure une éternité, amplifiée par les injures, le refus, la souffrance de l'autre. Ngoc-Ly a disparu et il se retrouve seul dans cette forêt d'un autre continent, seul à écarteler cette superbe femme en toute impunité, rien que pour son plaisir.

La jouissance finale lui martèle le cortex, prête à le faire plonger dans le vide, lorsqu'une douleur atroce lui vrille le dos. Il s'effondre sur sa victime alors qu'une seconde laceration l'écorche de l'omoplate aux bas des reins. Il hurle comme un dément, se redresse pour fuir, et tombe nez-à-nez avec un énorme pistolet. Le Chinois est revenu en silence, armé comme un porte-avion.

- "Toi te mettre debout et plus bouger !"

Le ton a perdu sa chaleur orientale. Le rictus des petits yeux est le même, mais chargé d'une haine à faire débâter un lapin-étalon. A quelques mètres de lui, assise sur un fauteuil roulant, une petite vieille, également vietnamienne, le regarde sans laisser la moindre émotion paraître sur son visage. Elle est habillée avec classe et maquillée comme les comptes d'une équipe de foot.

Une longue baguette flexible, taillée dans du bambou et truffée d'éclats de verre, pend à son bras. Elle jette un ordre bref et "nuage de Jade" se penche vers l'Eurasienne tout en gardant Richard en joue. A l'aide d'un couteau à cran d'arrêt, il tranche les liens de la jeune femme qui, sitôt libérée, se rue dans la hutte en canisses.

- "Quel est votre grade, soldat ?"

La voix est éraillée, aiguë. Elle est un supplice à elle seule. Richard se tourne vers la vieille.

- "Qu'est-ce que ça peut te foutre, grand-mère !... Et puis, c'est quoi, cette mascarade ?"

- "Lui caporal, madame Nguyen ! Lui avoir uniforme caporal !" Le nain prend un ton obséquieux pour s'adresser à la douairière. D'un geste rapide, madame Nguyen fait voler sa baguette et l'écrase sur le torse de Richard. Immédiatement, des dizaines de perles rouges jaillissent sur sa peau. La douleur n'arrive qu'une seconde plus tard. Déjà l'arme diabolique le fouette à nouveau inscrivant une nouvelle rangée d'écorchures.

- "Quelle mascarade, monsieur le caporal ? Vous venez de violer ma fille, sous mes yeux, après l'avoir abominablement attachée au sol, et vous me parlez de mascarade ?"

Pour la première fois, Richard a vraiment peur. L'armée l'a préparé à tout sauf à se trouver en face de fous. Son dos, son torse le brûlent. Féroce ! Mais il a suffisamment lu de livres sur la guerre d'Indochine pour savoir l'importance et le raffinement des tortures de cette région. Il n'est qu'au début de son cauchemar.

La vieille fait un signe au nain qui s'approche du Français, lui pose l'arme sur la tempe et le force à s'agenouiller devant elle. Celle-ci, avec une force surprenante, lui envoie une paire de gifles avant de lui cracher au visage. Puis elle lui attrape les cheveux et

le force à la regarder.

- "Tu es un assassin, petit caporal de merde ! Tu as tué mon mari, égorgé mon fils sous mes yeux, et tu m'as violée dans son sang ! Mais je n'attendrai pas que le Vietminh vous ait anéantis tous, tas de français de merde, pour me venger de toi !"

- "Mais qu'est-ce qu'elle raconte, la vieille folle ? Merde, dis-lui, toi, le nabot, que j'étais même pas né pendant la guerre du Vietnam ! Je n'ai que vingt-trois ans, bordel !"

Une nouvelle paire de gifles conclue sa diatribe. La vieille femme recule son fauteuil de quelques mètres et lance un appel dans sa langue. Aussitôt l'eurasienne sort de la cabane. Elle porte une sorte de sarrau en satin nacré et a sommairement fardé son visage. En passant à côté des anneaux où les cordes sont encore attachées, elle ramasse le cran d'arrêt, le montre à sa mère, en embrasse la lame aiguisée et s'approche de Richard.

Celui-ci pense que sa dernière heure est venue. Plaqué contre le nain qui le menace toujours de son arme, il réfléchit à toute vitesse pour trouver une issue à la situation. C'est trop bête ! Il va crever là, à la place d'un autre qu'il ne connaît même pas, parce qu'une vieille cinglée a une revanche à prendre sur sa vie.

L'Eurasienne est maintenant contre lui et le fixe de ses yeux légèrement bridés et d'apparence si doux. Des yeux faits pour aimer, pour reposer, séduire. Elle pose une main sur son sexe et tire légèrement dessus, tandis que l'autre, armée du cran d'arrêt effilé, s'abat d'un seul coup. Là encore, l'onde de choc vient la première, anesthésiant l'atroce brûlure qui va lui secouer le corps.

Il a le temps d'apercevoir la jeune femme poser le couteau et un morceau de chair sanguinolent sur les genoux de sa mère, reconnaît son propre sexe et s'évanouit, lacéré par une lame de feu qui lui dévore les entrailles.

Il reprend conscience un siècle plus tard, lorsque Ngoc-ly fait couler du vinaigre sur ses blessures. Il a les mains et les pieds ligotés et gît à côté de la hutte. Dans sa gorge, un corps étranger gêne sa respiration, suintant d'un liquide visqueux et douceâtre. Ces salopes ont essayé de lui faire avaler sa bite !

Il aperçoit la grille en fer forgé à quelques centimètres de son visage. Elle est relevée, libérant un trou béant creusé à même le sol. Il trouve la force de s'y pencher pour savoir quel genre de sépulture on lui prépare.

Ce qu'il voit dépasse en horreur tout ce qu'il a pu imaginer. Dans le fond de la fosse, une centaine d'énormes rats se piétinent en attendant qu'on leur livre leur festin. Le sol est encore jonché d'ossements réduits partiellement en poudre.

Ceux d'autres militaires qui, comme lui, ont un soir de beuverie, suivi le petit nain jaune dans sa Mercedes 600.

Chapitre -02-

Ça gaz, Deville ?

À trente-cinq ans, je suis ce que les hommes appellent "une putain de belle fille". Ils devraient dire : "une putain de belle métisse", je tiens à mes origines ! Grâce à elles je peux cultiver la différence.

Et quelle différence :

Ma peau éternellement bronzée, mon mètre soixante-quinze fait de muscles et de nerfs, mes yeux argent et ma chevelure brune d'amazone ! Autant pour les premiers symptômes. Ensuite, ma bouche... sensuelle, prête à craquer, comme une orange, sur trente-deux éclats d'ivoire, faite pour

sourire ou pour mordre.

C'est vrai, j'ai de quoi affoler. Et d'ailleurs, j'affole ! C'est une de mes armes secrètes. Mais question défense, j'ai d'autres ressources que mes seules allures de félin en chasse. Seize années d'Afrique, les premières de ma vie, ça m'a formé à des techniques auxquelles les européens ne comprennent rien. Sauf quand c'est trop tard !

Tant mieux pour moi, tant pis pour eux !

Voilà pour le côté pile. L'avers, c'est mon jardin secret. J'y cultive ma drogue préférée, la seule qui me fasse vraiment vibrer: Julien, mon père... mon père Julien, assassiné l'an dernier (Lire Jo White n°1, « Tout feu, tout femme »).

Cela faisait cinq ans que je l'avais enfin rattrapé dans sa fuite. Faut dire qu'il avait ses raisons. Lorsqu'on passe sa vie à servir des causes perdues, on a plus souvent la déroute que la victoire au bout du fusil. De Salan à Challe, en passant par Idi Amin et Arafat, il a toujours misé sur le mauvais cheval. Heureusement, il y a eu la période Bob Denard ! Ça lui a permis de poser ses guêtres au Katanga et de me fabriquer. À cette époque, je ne l'aurais connu que quelques mois, le temps pour Mobutu de virer Tschombé et ses mercenaires.

"Une année de bonheur" m'a dit ma mère en parlant de lui. Juste avant de mourir ! Une année... il m'en aura fallu trente de plus pour lui mettre la main dessus. Je l'avais retrouvé comme ça, par hasard, alors que je pensais abandonner ! Ça s'est passé le plus connement du monde, un jour de vacances à Nice, sur cette foutue Côte d'Azur ! Je remorquais avec ma voiture une horde

de désœuvrés qui me suivait à la trace sur la route du bord de mer. Chaque feu rouge en ajoutait un autre, à croire que la Promenade des Anglais, question copulation, c'est pire que la mer des Sargasses !

En rejoignant la Place Masséna, j'avais aperçu son affiche: Julien Leblanc, Détective ! Avec un numéro de téléphone gros comme ça !

Je l'avais appelé. Depuis, on ne s'était plus quitté.

Faut dire que j'avais un peu la pétoche de le découvrir. Après tout, trente ans de baroud, ça ne vous transforme pas vraiment en papa-gâteau. Lui, si ! Il m'avait reconnue dès que j'avais ouvert la porte de son bureau poisseux. Dix secondes de sur-place, la bouche ouverte, et puis il avait lâché :

"Putain de putain de putain... Joëlle ! Joëlle ma petite fille!"

Et là, je passe quelques "putains". Même Clotilde, sa secrétaire, ne se souvient plus du nombre.

C'est drôle l'instinct, tout de même ! Aujourd'hui encore, ça me remue. Dès l'instant où nous nous sommes retrouvés, j'ai eu l'impression qu'il n'avait fait que penser à moi. À moi et à ma mère... Il m'avait avoué qu'il était retourné au Zaïre, lors d'une attaque fomentée depuis l'Angola. Il s'était heurté aux troupes de la légion étrangère et avait retrouvé notre village rasé.

J'avais onze ans. Je venais juste de m'enfuir pour Bruxelles, via Kolwezi ! À quelques jours près !... Mais c'est bon de savoir qu'il avait, lui aussi, tenté de nous rejoindre !

Tous ces souvenirs me reviennent en mémoire alors que je gare mon cabriolet Mercedes devant l'agence. Une calèche héritée de Julien, ancienne génération, toute de blanc vêtue, carrosserie, cuir, capote. Un bijou bien à moi qui me relie à la mémoire de mon père. Avec lui, nous faisons un couple redoutable : Julien, c'était l'instinct et les bras, moi la cervelle et quelquefois les fesses. On résolvait les problèmes avec ce qu'on avait de mieux !

Clotilde m'attend avec ses rondeurs parfumées à la Socca et ses soupirs de vieille fille oubliée. Elle est plus "Maïté" que jamais. Elle a un petit regard navré devant mes cuissardes noires et ma jupe symbolique. Cinq ans de collaboration étroite ne l'ont pas aguerrie à ma façon de m'habiller. Au moins trois générations entre nous ! Mais je l'adore !

Elle aimait Julien, Julien m'aimait, et moi j'aime tout ce qui touche à Julien ! Œdipienne dans l'âme !

- "Malheur, patron, même qu'on est qu'en avril. Que vous allez vous attraper un rhume des fesses avec un décolleté de la jupe comme ça !..."

La mort, même !..."

- "La mort, ça ne s'attrape pas, Clotilde. Ça se mérite !"
Une de ces phrases qui ne veulent rien dire mais qui forcent les autres à réfléchir. J'aime !

- "Adrien est arrivé ?"

"Il est avec une nouvelle cliente, une certaine madame Deville. Catherine Deville, je crois... Il vous attend dans VÔÔÔTRE bureau !"

À son air pincé, je présume que la "cliente" n'est pas à son goût. Donc, elle est à celle de mon collaborateur : sûrement un peu vulgaire, voire putasse, cheveux blonds décolorés serpillière, outrageusement fardée et fringuée style "tout ce qui est à moi est à vous". À voir !

Je fais mon entrée dans le saint des saints récemment redécoré.

Catherine Deville est comme je l'avais imaginée, sauf qu'elle est châtain pur. Un point pour elle ! Elle flirte gaillardement avec la cinquantaine et outrageusement avec Adrien. Mon arrivée la renfrogne léger, mais j'y vais de mon sourire le plus commercial avant d'aller embrasser mon associé avec une insistance qui frise l'ambiguïté. Mon chaud-froid terminé je vais m'asseoir à côté de miss Deville avec des airs de pucelle devant Lucrece Borgia. Adrien se marre.

"Je te présente Catherine Deville, Jo. Chère madame, ma patronne Joëlle... je la seconde sur la plupart des enquêtes. C'est une détective redoutable ! Redites-lui ce que vous me narriez avant qu'elle n'arrive, chère madame, son premier jugement est un vrai diagnostic !"

La chère madame me jette un œil torve.

- "Je disais que ce monsieur était très séduisant et que ses cheveux poivre et sel avant l'heure avaient beaucoup de charme."

- "Avant, chère amie, avant ! Au sujet de votre fille !"

- "Ah, Sophie ! Oui... Eh bien voilà : ma fille issue d'un premier mariage, Sophie donc, habitait chez un ami à elle, un certain Tom Lapinrus. Oh, un garçon très bien, la trentaine, fils d'un créateur de mode, bonne éducation et tout. Il y a quelque temps, ils ont eu une petite querelle au sujet d'un voyage qu'elle voulait faire à Genève, suite à une annonce de casting pour une maison de production suisse. Lui ne voulait pas qu'elle y aille et elle n'a pas cédé. Normal, remarquez, elle a toujours rêvé d'être actrice !"

- "Qui n'a pas eu envie de faire du cinéma dans son enfance?"

- "Oui, mais ma petite Sophie n'est plus une enfant, elle a trente ans passés..."

Bref ! La fille se casse pour Genève en claquant la porte et ne donne plus signe de vie depuis. Ni à son créateur de beau-père en puissance, ni à celui par procuration, ni à sa mère. Coup classique : même à l'âge de Sophie, on n'a pas toujours envie de se faire dicter la vie par un mec, fut-il un playboy « fils de » jusqu'à l'écœurement. Une scène de ménage de trop et hop, salut Marcel, je vais aux allumettes !

Là où l'affaire se corse, c'est que, pas plus tard qu'hier, Catherine Deville reçoit une lettre anonyme la prévenant que sa fille court un grand danger. Elle a été glissée dans sa boîte aux lettres. Ni tampon de la poste, ni indice sur la provenance.

-*"Et la police ? L'avez-vous prévenue ?"* Je dis ça, histoire de sonder la dame Deville, vu que je connais déjà la réponse.

-*"Bien sûr ! Mais ma fille étant majeure, la police ne peut intervenir qu'en cas de plainte. Si j'ai bien compris, passé dix-huit ans, faut d'abord retrouver votre cadavre pour qu'on commence à s'inquiéter."*

-*"Et la lettre anonyme ?"*

-*"Ils l'ont gardée pour vérifier les empreintes, qu'ils ont dit ! Mais ça n'avait pas l'air de les affoler !"*

-*"Je verrai cela personnellement avec l'inspecteur Morris."*

Un véritable ours en peluche, celui-là ! Je l'aime bien, il sent le tabac à pipe et le velours crotté. C'est le genre d'homme qui pourrait bien me faire plonger. Dommage qu'il ait soixante-cinq ans. La ligne droite avant la retraite, ça vous creuse des rides qui n'embellissent pas !

Et le père de Sophie ?

Démisionnaire. Il a quitté sa conquête il y a vingt-cinq ans en apprenant qu'elle était enceinte. À l'époque, il était étudiant en médecine et ne voulait pas s'encombrer d'un gosse.

Facile, les mecs ! Faudra un jour leur dire que les morpions, ce n'est pas comme les colis de la Redoute : On n'a pas le droit de les retourner s'ils ne vous plaisent pas !

N'empêche qu'il a tout de même rempli une partie du contrat : une pension alimentaire jusqu'aux dix-huit ans de Sophie. Depuis, plus rien. Il ne l'a jamais reconnue, jamais vue, et se fout de savoir qu'une gamine traîne ses gènes aux quatre coins de Nice en recherchant peut-être celui où il se cache. Dur, dur... d'autant plus que Catherine Deville et son mari ont toujours refusé de lui en parler et de lui dire son nom.

Je demande à la belle Catherine de me laisser le nom du géniteur indélicat, l'adresse de la société de production suisse, la sienne et celle de l'héritier du "prêt à supporter". Adrien se contente de lui demander de ne pas oublier de déposer son chèque d'acompte en sortant, dans l'urne de la douce Clotilde.

Une fois la brune éplorée partie, je me tourne vers Adrien avec un soupir gros comme ça !

- "Tu sais quoi ? Il n'y a vraiment rien de plus chiant qu'un début d'enquête !"

A suivre...